

Il est toujours difficile de croire, pendant la fraîcheur sombre de l'automne, que l'été existe, une chaleur éclatante qui vous fait plisser les yeux, une humidité implacable qui sape votre énergie, un air épais de poussière qui pèse sur chaque muscle et étouffe les poumons.

Mais voilà, c'est l'été, l'été en ville, et je rentre chez moi en vélo après une longue journée passée à faire je ne sais plus quoi, mais ce dont je me souviens, c'est que je me dirige en vélo vers l'est sur la rue Hochelaga. Les ordures remplissent les caniveaux et collent contre les mauvaises herbes émergeant du trottoir fissuré - des gobelets de café glacé en plastique, des récipients de polystyrène à emporter, des sacs de chips vides, des aiguilles, des préservatifs, des chaussures cassées - je les reconnais parce que j'essaie de nettoyer la rue de temps en temps. Le soleil me cuit pendant que je traverse un paysage presque dépourvu d'arbres, les quelques arbres minces qui existent cachés comme des fugitifs entre des murs d'appartements en mauvais état, des ateliers de réparation de voitures, de dépanneurs aux fenêtres grillagées où des gens oubliés traînent en fumant, en buvant, en murmurant, l'humidité étouffante trop chaud pour se disputer, trop chaud pour se battre.

La circulation est assez rapide sur cette route, il y a deux voies dans chaque direction, parfois trois, et les camions de livraison, les bus et les banlieusards dans les SUV et les berlines se pressent les uns contre les autres pour avoir une chance de s'élancer dans les dernières secondes d'un feu vert, projetant la poussière de la route et des traces des pneus déchirés contre le trottoir. Une ambulance passe en trombe, sa sirène s'attardant dans la légère brise laissée derrière elle, ensuite remplacée par le rugissement du moteur diesel d'un camion à ordures qui se met en marche au feu vert, les gaz d'échappement et l'odeur mûre des ordures suspendues dans l'humidité ambiante. Je continue de pédaler, en pinçant les lèvres et en respirant faiblement par le nez, sans savoir ce que j'inhale, quelque chose qui provoque probablement le cancer, peut-être aussi quelque chose qui pourrait me faire tousser et perdre l'équilibre.

Je passe enfin l'avenue Viau, il n'y a plus d'immeubles résidentiels, le trafic s'accélère alors qu'il s'engouffre dans l'étroit passage sous le pont ferroviaire, le grondement se répercute contre les parois en béton du viaduc ferroviaire, la chaleur toujours implacable. Je suis couverte de sueur et de poussière.

Puis soudain, au sommet de la rampe après le viaduc, je suis entouré d'une sensation de fraîcheur. L'air apparaît plus pur - il n'y a pas de poussière. La chaleur semble s'être dissipée, un courant d'air frais souffle sur mes bras trempés de sueur et calme ma poitrine qui s'agite. Qu'est-ce que cela peut être ? Un conduit secret d'air climatisé provenant du port voisin ? Un camion frigorifique en panne ? Je ne vois que des buissons et des mauvaises herbes de chaque côté de la route. Et des arbres, derrière une clôture à maillons. C'est alors que je me rends compte qu'il s'agit du Boisé Steinberg, une partie de l'ancienne zone industrielle reboisée qui vient d'être menacée par de multiples projets de développement, le plus notable étant une aire de transit pour le port proposée par une société appelée Ray-Mont Logistics.

La porte de la clôture est ouverte, j'y entre et je marche sur un étroit sentier que quelqu'un a tracé à travers un champ d'herbes et de fleurs sauvages. Des coccinelles, des papillons, des abeilles et des moucherons s'élancent et planent parmi les fleurs violettes de trèfle, des marguerites blanches et des verges d'or. Je m'arrête à l'ombre d'un peuplement de peupliers et d'acacia où la chanson des oiseaux masque le grognement de la circulation. La sirène d'une voiture de police oscille au fond - elle semble venir de très loin même si la route

n'est qu'à quelques mètres. J'espère qu'elle ne vient pas pour moi - techniquement, je ne pense pas avoir le droit d'être ici. Mais la fraîcheur et la propreté sont si agréables. J'appuie mon vélo contre un tronc d'arbre et je suis le chemin sous un couvert bas de sumac. Le chemin s'incline et révèle un petit ruisseau, un minuscule filet d'eau, rappelant un ruisseau plus important qui arrosait ce terrain et qui a été canalisé et enterré pour accueillir des usines et des parkings. Des grillons gazouillent autour de la boue spongieuse.

Il faut que je parte. Je récupère mon vélo, remonte le sentier jusqu'à la route, jette ma jambe sur le cadre et monte sur la selle. Deux tours de pédale, deux mètres après la lisière des bois, l'air chaud me recouvre à nouveau, le trafic passe en trombe. Mes yeux sont couverts de sueur, je tousse, j'aspire et je crache. Je serre fermement le guidon pour empêcher mes paumes de glisser à cause de l'humidité et je force mes jambes à bouger, me propulsant à travers la poussière et l'échappement des véhicules. Il est toujours difficile de croire, dans la chaleur suffocante de l'été, teintée d'asphalte, que l'air frais et la tranquillité existent....